

Jean-Simon DesRochers, Andrée A. Michaud, Mélanie Vincelette

Hugues Corriveau

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2011). Compte rendu de [Jean-Simon DesRochers, Andrée A. Michaud, Mélanie Vincelette]. *Lettres québécoises*, (143), 21–22.

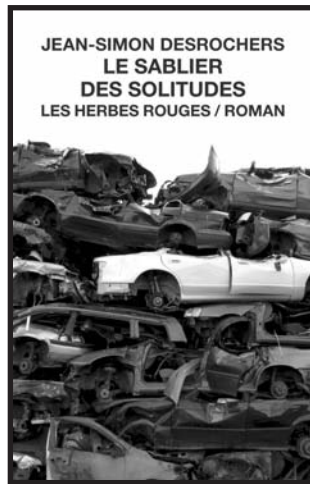


Jean-Simon DesRochers, *Le sablier des solitudes*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 368 p., 29,95 \$.

En état de choc

Le talent de Jean-Simon DesRochers, déjà perceptible dans sa *Canicule des pauvres*, s'épanouit dans son second roman, *Le sablier des solitudes*, qui nous présente treize personnages impliqués dans un carambolage, sur la 112, un 6 janvier de poudrière et de tempête.

Je le dirai tout net. Je crois ce livre remarquable à plus d'un titre, ne serait-ce que par sa force d'attraction, la réussite indiscutable de ses descriptions, la pertinence de ses personnages qui donnent de la société québécoise une image incisive. L'idée de placer ses personnages en situation de fragilité aurait sans doute suffi, mais le recours au procédé que l'auteur avait déjà utilisé dans son premier roman, à savoir présenter dans treize relativement courts chapitres ses personnages dans leur vie courante, dans les heures ou les jours précédant le drame, emporte notre adhésion et suscite notre réel attachement à certains d'entre eux, notre intérêt pour d'autres, notre réticence enfin envers certains moins sympathiques. Convenons surtout que cette mise en place essentielle ouvre la voie à notre curiosité et, justement parce que nous savons, dès la 4^e de couverture, ce vers quoi ils vont, les protagonistes s'imposent entièrement dans leur dimension de victimes potentielles, d'être en proie au fatum et à l'arbitraire.



L'ultime décompte

L'art de Jean-Simon DesRochers tient entre autres à sa capacité d'utiliser ses grandes et précises recherches à l'intérieur de sa fiction. Pas le moindre personnage qui n'ait des occupations qui auront demandé à l'auteur des enquêtes, des fouilles approfondies, pour traduire au plus près, dans un esprit d'un réalisme constamment assumé, les valeurs, les préoccupations, les actions de ses protagonistes. Des sites Internet aux blocs opératoires, des marques de voitures ou de camions aux tribulations soldatesques des troupes en Afghanistan, tout lui sert et tout lui réussit. Quand ce n'est pas un ministre (Jacques), on rencontre une adepte des mises en forme (Nadine), une agente immobilière (Lydia), une petite boulotte sur Ritalin (Océanne), un pâtissier nocturne chez Tim Horton (Martin)!

Une précision d'horloger

Mais la grande réussite tient tout entière dans le beau chapitre consacré au carambolage qui est signé avec maestria, qui découpe à la minute, aux secondes près, la réaction sur le vif des accidentés, leur sort, leurs réflexions et inquiétudes. La manière en est parfaitement ciselée et donne un souffle nouveau à un événement qui s'incarne dans le langage alors que nous sommes maintenant trop habitués peut-être à en saisir les effets par l'image. Une prouesse littéraire. Le récit va se conclure sur les chapitres consacrés au destin de chacun.

Un roman d'une très grande exactitude qui impose un auteur avec lequel il faudra dorénavant compter.



JEAN-SIMON DESROCHERS



Andrée A. Michaud, *Rivière Tremblante*, Montréal,
Québec Amérique, 2011, 368 p., 24,95 \$.

Par-delà l'angoisse

L'enfant n'est plus là. Il y était le matin même, il y a quelques heures à peine, et puis plus jamais. Sa disparition met le cœur en émoi. La vie s'arrête. Le trou béant s'offre. Et les questions ressassées s'imposent : où? par qui? pourquoi? Jusqu'à la rage effrayante de l'impuissance. Voilà de quoi parle ce roman intense et tranchant.

D'abord il y a Marnie qui étouffe de culpabilité depuis la disparition de son ami d'enfance, à 12 ans, avalé par un orage près de la rivière aux Trembles, dans des circonstances énigmatiques. On ne résoudra jamais le cas. Mais Marnie, traitée alors de sorcière, soupçonnée de façon parfaitement invraisemblable d'être l'ultime coupable de ce drame, va porter le poids accablant de cette défection. Trente ans à fuir, à New York surtout. Puis, à la mort de son père, elle y revient. Elle regagne le village honni.

Il y a ensuite Bill, dont la petite fille n'est jamais revenue de son cours de ballet, qui fuit le drame survenu trois ans avant son installation au village maudit, près de la rivière aux Trembles. Lui-même soupçonné, accusé, essaie de se réfugier là, aussi loin que possible de la cassure, du malheur.

Ces deux drames portent en eux toute la peine du monde, et provoquent un questionnement sans cesse recommencé quand l'absence met le cœur à mal, qu'elle torture la moindre seconde, qu'elle ouvre un gouffre que les larmes ne savent pas combler.



Le hasard si lourd

Andrée A. Michaud orchestre dans son roman un lamento répétitif et lancinant, au point de faire sombrer parfois son texte dans une monotonie qui endort le lecteur. Malgré l'immense talent qui est le sien, malgré la ferveur de son écriture et la prégnance de la douleur portée par les protagonistes, il faut bien avouer que l'auteure s'engueule dans les redites. Bien sûr, on comprend qu'il s'agit de traduire ce qui se répète dans l'esprit des parents laissés seuls avec leur deuil accablant : questions à jamais sans réponse, scénarios recomposés inlassablement. Hélas ! Ce livre aurait gagné à être amputé d'une centaine de pages.

Mais attention ! Que dire de la troisième disparition ? Celle qui se produit au moment où Marnie et Bill se rencontrent au village. Ils seront soupçonnés d'avoir participé au kidnapping d'un jeune garçon, disparu mystérieusement au même endroit où Michael s'est volatilisé. On se dit que trop, c'est trop. D'autant que



ANDRÉE A. MICHAUD

l'enquêteuse n'est nulle autre que la sœur de ce Michael, celle-là même qui n'a jamais pardonné à Marnie, qui l'a décrétee à jamais responsable du drame. Alors, on se dit, de par-devers soi, que l'auteure tombe un peu dans la facilité. À vouloir trop creuser un événement dramatique advient parfois l'outrance.

Suspense psychologique

N'empêche, on serait bête de ne pas reconnaître qu'à travers ce roman qui en fait trop, une efficacité certaine à mettre l'âme à nu s'éploie encore une fois sous une des plus belles plumes actuelles. Andrée A. Michaud écrit remarquablement bien, elle sait pénétrer l'inquiétude humaine avec une redoutable efficacité. Ce roman a le grand mérite d'être au cœur d'une vérité insoutenable : le chagrin de la perte d'un enfant.

1/2 ☆

Mélanie Vincelette, *Polynie*, Paris, Robert Laffont, 2011, 261 p., 24,95 \$.

Mal fichu, mal écrit

On a encensé ce roman. Je me demande encore pourquoi. J'imagine que le seul fait exotique de situer l'histoire dans le Grand Nord suffit pour que tout le monde « vire sur le pompon »... Pourtant, son abyssale insignifiance désole.

Rosaire a été assassiné dans la chambre d'hôtel d'une prostituée à Iqaluit. Ambroise enquête. Il rencontre une ou des ex-amantes de son frère qu'il vénère, l'âme « maganée ».

Chercher le manchot

Dans un message, le frère a déjà désigné « Lumi, l'effeuilleuse étoile du bar de l'hôtel *Le Cercle polaire* », comme sa meurtrière. Fidèle au premier cliché venu, on apprend qu'un « policier doit trouver le coupable rapidement pour montrer qu'il est compétent » (p. 100). Telle une Agatha Christie des neiges, quand Mélanie Vincelette nous dévoilera l'identité du meurtrier, on n'aurait jamais imaginé que ce fût lui, personnage dévolu à servir les utilités. Aidé d'une journaliste pour le moins incompétente, Ambroise dérive de l'enquête à la quête amoureuse, slalomant entre la chair féminine et la chair à poisson, essayant de nous faire saliver sur les appas de Marcelline, « une **guerrière**, recrutée engagée dans une **guerre** » [je souligne] (p. 156) et sur les apprêts d'une invraisemblable gastronomie nordique hors de prix, très tendance chic dans les cafétérias du Grand Nord. Passons.

Qui trop embrasse mal étreint

Vincelette nous lasse avec ses insertions historiques autour de Jean Nicolet, l'ancêtre supposé des deux frères, qui aurait été porteur d'une carte présentant les Chinois comme les découvreurs de l'Amérique; elle nous consterne avec son Brice de Saxe Majolique, noble taxidermiste français métamorphosé en orpailleur. Et que dire des « deux meilleures amies [...] devenues rivales » (p. 123) ? C'est d'une originalité stupéfiante ! N'en jetez plus, les congères risquent de nous enterrer.

De quelques trouvailles

De plus, ce roman est truffé d'impropriétés et de fautes. L'accumulation de poncifs et d'erreurs est telle qu'on se demande si l'éditeur n'a pas confondu exotisme boréal et mauvais français. Ainsi apprend-on que « la vie de Marcelline était en péril [...] comme si son existence était menacée » (p. 32), que « lorsqu'on nous ment avec aplomb, on sent toujours que l'interlocuteur tente de nous duper » (p. 99), que « les réponses de Lumi [lui] avaient semblé improvisées mais réfléchies » (p. 102). Que dire de cette affirmation sibylline : « [...] j'ai pensé [...] à combien [sic] ma mère allait être détruite par cette sombre nouvelle » (p. 57) ? Que dire de cette perle, alors qu'on apprend que Rosaire et Lumi « avaient **chassé et plumé dans son garage** [sic] [je souligne] vingt-quatre oies sauvages » (p. 59) ? Parlant de bêtes, on saura à l'avenir que « [l]es Russes, surtout les hommes politiques haut gradés et les magnats du pétrole, sont très friands de taxidermie extrême » (p. 130). Cette Lumi, n'a-t-elle pas « acheté un portefeuille [...] pour y entreposer [sic] des billets de banque » (p. 115) ? Et que dire de cette main qui fume, alors qu'on voit Mitsy « prenant une bouchée de son chausson aux pommes d'une main et inhalant sa cigarette de l'autre [...] » (p. 100) ?

Rien à faire, ce faux polar, qui met en scène un personnage amoureux d'une femme qui fut la maîtresse de son frère mort, a beau se dérouler dans la neige, il n'est rien moins qu'insignifiant et mal fichu. Réserve à ceux et celles que la guenille séduit, car il y a à travers ces pages des descriptions des tenues portées par les protagonistes que toute revue de « mode à la mode » envierait ! 